

La direction de la cure

II. Quelle est la place de l'interprétation ?

Katia Vatzbed

Afin de répondre à cette question, Lacan évoque une intervention d'**Ernst Kris**¹ lors des Journées d'hiver de l'Association américaine de psychanalyse qui se tenaient à New York, en décembre 1948. Ce psychanalyste viennois qui exerçait à New York, présenta alors le fruit de son travail sur les implications techniques de la psychologie du moi. Deux parties se distinguent dans son exposé :

- 1) une première partie sur le lien entre **la théorie et la technique**
- 2) une seconde partie sur la présentation d'**un cas de sa pratique**

1) Théorie et technique

Pour E. Kris, il y a eu un changement de paradigme lorsque S. Freud élaborait la seconde topique, en 1920. Sous l'impulsion d'un débat avec C.G. Jung autour de la *psychose*, le mythe œdipien céda alors sa place au mythe de Narcisse. Selon E. Kris, cette évolution dans la théorie psychanalytique a permis « d'envisager le moi comme une organisation psychique structural »² et d'étendre la psychanalyse à la *psychologie du moi*. C'est ainsi que de nouvelles techniques psychanalytiques ont vu le jour et que la pratique auprès d'enfants (A. Freud) et de délinquants (A. Aichhorn) a été possible.

Dès lors, avec la seconde topique, l'instance du moi est à envisager comme une surface sur laquelle se situent les défenses. Par conséquent, un changement technique s'impose, c'est-à-dire qu'au cœur de l'interprétation n'est plus un contenu inconscient supposé, mais les défenses.

En effet, contrairement à la technique analytique qui s'appuie sur la première topique (conscient, préconscient, inconscient) et où il s'agissait de lever le refoulement (via l'interprétation) pour accéder au complexe œdipien, avec la seconde topique, il s'agit dorénavant de permettre un *insight*³, via le *maniement des résistances* ou *l'exploration des résistances* :

« Interpréter les résistances ne consiste pas seulement à les mentionner et à en trouver la cause mais aussi à chercher par quelles voies elles opèrent, ce qui permet alors de les restituer, par rapport à d'autres types de comportements identiques, à l'intérieur des activités défensives du moi. Les résistances ne sont plus simplement un « obstacle » à l'analyse, mais une partie de la surface psychique à explorer. »⁴

L'**interprétation des résistances** est donc, selon E. Kris, le moyen **technique** qui permet non seulement de repérer les activités défensives du moi, mais également d'ouvrir à *l'insight*.

2) Cas clinique

L'analysant d'E. Kris est un intellectuel d'une trentaine d'années qui occupe une place d'universitaire. Cet homme consulte puisqu'il ne parvient ni à publier ses recherches, ni à obtenir

¹Ernst Kris : « *Psychologie du moi et interprétation dans la thérapie analytique* », paru dans *Ornicar ?*, revue du champ freudien, n°46, juil.-sept. 1988, p. 5-20.

²pas au sens du structuralisme !

³Dans la direction de la cure, Lacan traduit l'*insight* par « *amener le sujet à prendre vue sur une de ses conduites, et spécialement dans sa signification de résistance* », p. 592

⁴ibid p. 8

un poste de plus haut rang. Il présente un symptôme d'inhibition, déjà traité lors d'une première cure avec M. Schmideberg.

L'effet produit de cette première cure avait été une levée de sa timidité (il était moins inhibé socialement) et une plus grande efficacité au travail. Jadis, le patient avait appris que sa peur et sa culpabilité l'empêchaient d'être productif. Et, visiblement, cette prise de conscience avait permis un allègement de son symptôme.

Cependant, nous dit E. Kris, à l'issue de cette première cure, la kleptomanie adolescente (vol de sucreries et vol de livres) s'était déplacée vers une « compulsions à prendre les idées des autres ». Cette compulsions se manifestait le plus souvent auprès d'un « jeune et brillant collègue »⁵, un ami intime avec qui l'analysant passait des journées entières à discuter.

Un jour, le patient annonce en séance qu'il va enfin publier un article. Mais, ajoute-t-il, lorsqu'il a récemment lu un texte de son collègue, il a eu soudainement peur de l'avoir plagié.

E. Kris explore alors la réalité factuelle, en détail, pour établir la « vérité ». Il en ressort qu'il n'y a pas eu plagiat. L'enquête du psychanalyste révèle même que c'est le collègue qui aurait volé l'idée du patient !... E. Kris conclut que la rumination surmoïque de son patient « je lui fais du mal (en le plagiant) », dissimule un retournement où c'est son idée qu'il retrouve chez l'autre et qu'il culpabilise de la lui « voler ».

Puisqu'il s'agit là d'une défense contre un phénomène inconscient, le psychanalyste intervient et rappelle un rêve de son analysant. Dans ce rêve, il s'y traduisait le conflit œdipien (rivalité avec son père) par une bataille où les livres étaient des armes et où les livres « perdants » étaient à avaler pendant le combat. Puis, l'analyste convoque un souvenir d'enfance de son patient où il était à la pêche avec son père et où il s'agissait d'avoir « le plus gros poisson ».

Puis, E. Kris interprète :

- Il n'y a que les activités des autres qui sont intéressantes, ce sont les seules qui soient bonnes à prendre : s'en emparer est une question de savoir s'y prendre.

Son patient reste silencieux, puis lui fait une confidence :

- Tous les midis, quand je me lève de la séance, avant de déjeuner et avant que je ne retourne à mon bureau, je vais faire un tour dans telle rue (une rue bien connue pour ses restaurants, petits, mais où l'on est bien soigné) et je reluque les menus derrière les vitres de leur entrée. C'est dans un de ces restaurants que je trouve d'habitude mon plat préféré : des cervelles fraîches.

Avec cette séquence, E. Kris conclut que le *surgissement de la peur de plagier* (« J'ai peur de plagier. ») et une *exploration en surface* ont permis de mettre en évidence le lien entre l'**agressivité orale** et l'**inhibition au travail**. L'inhibition intellectuelle de son patient serait donc une défense contre l'envie de « dévorer » les idées des autres, voire contre le « désir d'incorporer le pénis paternel »⁶.

Le symptôme adolescent, c'est-à-dire le vol de sucrerie (l'objet oral) et vol de livre (vol d'idées) se serait ainsi condensé à l'âge adulte dans une inhibition quant à un nouvel objet oral (les cervelles fraîches). L'inhibition orale (puisque le patient ne fait que « reluquer » les menus) serait donc une défense contre l'agressivité orale et le contenu inconscient œdipien voire pré-œdipien (l'impulsion de dévorer⁷).

En conclusion, ce serait l'**enquête réaliste** qui aurait permis de relier le comportement présent et passé (les *patterns*) au schéma répétitif de l'inhibition. Celle-ci en tant qu'elle qui serait sous-tendue par une identification au père.

5ibid p.11

6ibid, p.12

7ibid p.14